

Les guêpes de l'été nous piquent encore en Novembre

Ivan Viripaev + ildi ! eldi



Nous sommes à coté, juste à coté de la fête, de la tempête, de la tourmente. Nous sommes dans une salle ambivalente, un espace intermédiaire dont la fonction est multiple. A la fois un lieu de répétition, une loge et une salle d'attente avant de rentrer dans la salle centrale, le dancing, le lieu où la compétition de Mambo a lieu, l'endroit de la fête. Dans cet espace il y a trois figures, Sara et deux hommes, Donald et Robert, le premier est un plus âgé que l'autre. Ils s'échauffent en écoutant du Mambo, leggings et juste au corps, tenues déjà grotesques du danseur de salon avant le costume et le dossard .

On entend, dans le dancing, la compétition de Mambo déjà commencée, on comprend qu'ils attendent peut être leur tour mais ils n'ont pas l'air pressés ni tendus, ils parlent et se demandent où était Markus lundi dernier, Markus étant le frère de Robert. Les versions diffèrent, Sara affirme qu'il était chez elle tandis que Donald affirme qu'il était chez lui. Ils téléphonent, fument, boivent, s'échauffent de nouveau, essayent des tenues et se demandent encore où était Markus lundi dernier. La tension monte et la situation patine, on cherche une réponse à une question sans réponse. Chacun tient sa position mais les positions se contredisent. Alors qui ment? Et pourquoi ce mensonge? Pourquoi mentir, nous demande bientôt l'auteur, pourquoi nos vies sont elles basées sur le mensonge? Est il possible de faire autrement?



Que font ils? Qui sont ils? Vont ils danser à un moment donné?

Mais la danse ne vient pas vraiment, sinon par bribes dans le cadre de l'échauffement, comme des croquis. Et puis la dramaturgie de Ivan Viripaev avance et la danse se déplace, elle passe des corps dans les têtes, ça commence à danser dans les consciences lorsque dans la pièce, les jeux de questions presque boulevardiers du début glissent vers l'intime.

Alors Sara, Robert et Donald continuent à s'interroger, à essayer de savoir qui ment, la situation s'enlise en quelque sorte et du boulevard on passe à des questions existentielles, puis quasiment métaphysique. Quelque chose de l'âme russe surgit dans cette façon de faire se côtoyer le trivial et l'essentiel, de circuler sans transition de l'un à l'autre comme dans la vie.

Par cette dramaturgie de l'enlissement, Ivan Viripaev nous renvoi à nos propres questionnements, la situation grotesque du début est toujours là, mais elle s'est transformée sous nos yeux en un miroir sans filtre. On se regarde désormais à travers eux, et on danse. La danse s'est déplacée jusqu'à nous, c'est un mambo mental.

On est à côté, juste à côté de la fête, on en est le reflet, le poème, on est dans la cellule poétique et on se prépare toujours et encore à entrer dans l'espace de fête permanente, on y accède parfois mais on en est éjecté dès que l'on recommence à douter. Mais on ne veut plus douter ni souffrir donc on cherche à y retourner et on se prépare encore. Et en se préparant dans l'espoir d'y retourner on cherche le responsable des doutes et de la souffrance.



On part d'un comique de salon pour plonger dans des questions beaucoup plus profondes et vertigineuses.

Le rire permet de faire la transition, de désinhiber le spectateur quand à sa pudeur intime, sa propre peur de se confronter à des questions le concernant. L'auteur tente encore une fois de nous faire regarder la vérité en face.

Mais c'est quoi la vérité ? Derrière quel mensonge supplémentaire se cache-t-elle? Derrière quel dieu? Derrière quelle croyance, quelle expérience, quel amour?

Les trois figures prennent successivement la parole et monologuent sur leur solitude et leur perte de repères, leur perte de foi, la disparition du sacré dans leurs vies et la futilité de leurs existences. La quête de sens toujours, le sens est enroulé comme une bobine de fil, on la déroule et les mots viennent, les mots fleuves. On cherche à regarder la vérité en face, à voir son visage, mais elle se dérobe encore, on épluche l'oignon du sens mais il n'a pas de coeur, le bulbe n'est qu'une succession de feuilles.

La langue est toujours jouissive et musicale chez Ivan Viripaev. Un thème central et de multiples variations, digressions, puis retour du thème, de l'objet invisible qui avance inlassablement. Les acteurs sur le plateau jouent donc avec ces thèmes comme des musiciens avec des notes.

Des acteurs jouent une partition et c'est toujours de l'intérieur que nous créons, nous mettons en scène depuis le plateau, en jouant à ildi ! eldi.



Un texte d' Ivan Viripaev / traduction de Gilles Morel et Tania Mogilevskaia

Mise en scène, scénographie et Jeu : Sophie Cattani, Antoine Oppenheim, Michael Pas.

Lumières et régie générale : Ludovic Bouaud

Coproduction : Théâtre du Rond Point, Théâtre du Merlan.

Production : Collectif ildi ! eldi

Contact : ildi.ildi.production@gmail.com / Claire Dugot.